

LA RUE SANS JOIE



Il avait un coffre en bois
Et pour que ça ne se voit pas
Il avait mis par-dessus
Des rondelles en peau de zébu...

Eh oui ! Par-dessus le coffre-
fort en bois du commissaire
Benhamou, il y avait une
« mince couche de métal ». Mais,
par-dedans, il y avait une
épaisse couche de billets de
banque.

Percer l'une pour saisir l'autre,
c'était une idée qui devait fata-
lement venir à l'esprit de l'un de
ces gentils garçons qu'on nomme
pudiquement des indicateurs, et
qui sont tout simplement ces dé-
nonciateurs sur lesquels sont
basées toutes les polices du
monde, qu'elles s'appellent Sûre-
té nationale, Scotland Yard,
Gestapo, Guépéou ou F.B.I.

On en voyait beaucoup au bu-
reau 543 de la rue des Saussaies,

par
**Françoise
GIROUD**

où l'on s'occupe plus particuliè-
rement de trafic de devises.

Probablement parce qu'il y a
beaucoup à dénoncer en ce mo-
ment.

Mais on en voyait encore da-
vantage il y a quelques années,
quand le bureau 543 de la rue
des Saussaies était bourgeois-
ement occupé par un fonction-
naire allemand dont j'ai oublié
le nom mais pas le visage, et
par un fonctionnaire français
qui l'est peut-être encore.

Ceux que l'on y dénonçait
alors se sont appelés successive-
ment des traitres, des terroristes,
des patriotes, des résistants et
des casse-pieds, comme dirait
Noël-Noël. Question de millé-
sime.

Mais ceux qui dénonçaient se
sont toujours appelés des dénon-
ciateurs.

Et si je ne partage pas, pour
une fois, l'intense gaieté qui
s'empare des Français quand ils
voient Guignol taper sur le gen-
darme et le commissaire déva-
lisé dans son propre jief, c'est
parce que le bureau 543 m'a
laissé un mauvais souvenir.

J'y suis passée, comme tant
d'autres, un jour de 1944.

Le fonctionnaire allemand qui
l'occupait se balançait derrière
sa table, le regard vague. Il
tenait un papier à la main. J'ai
su après que ce papier lui annon-
çait la mort de son fils tué sur
le front russe.

Ce n'est pas lui qui m'a inter-
rogée. C'est le Français. Il m'a
dit :

— Vous n'avez pas honte de
ce que vous faites ?

Oui, il a dit ça, le Français.
Et l'Allemand l'a regardé. Et si
le mépris avait tué, l'autre serait
mort. Mais il a ajouté :

— Ce n'est pas la peine de
mentir. Vous avez été dénoncée...

Et l'Allemand a détourné le
regard, et il est allé tambouriner
la vitre de la fenêtre.

Dehors, il faisait beau. Et le
soleil brillait comme il brille seu-
lement lorsqu'on le voit d'une
prison.

Un avion a ronronné dans le
ciel.

Alors, sans réfléchir, je me
suis approchée de la fenêtre.

— Défendu, a dit l'Allemand
en me repoussant.

Mais pas assez vite pour que
je ne visse le corps mou et noir
d'un jeune homme, qui venait de
se jeter par une autre fenêtre.
s'écraser dans la cour de la rue
des Saussaies.

Son sang a jailli, éclaboussant
les dalles de la cour.

Le Français a dit :

— L'imbécile...

Plus tard, beaucoup plus tard,
j'ai traversé cette cour, libre
cette fois. Mais le sang avait dis-
paru sous la boue. La boue finit
toujours par effacer le sang.

Voilà pourquoi je n'aime pas
la rue des Saussaies. Voilà pour-
quoi je ne peux pas rire en pen-
sant à la bonne farce qu'on a
jouée au commissaire Benhamou,
en volant dans son coffre en bois
cinq millions prêtés par le mi-
nistère des Finances, millions
destinés à appâter et à arrêter
des trafiquants de devises. Que
l'on a dénoncés. Encore. Tou-
jours dénoncer...

Je m'étais promis d'écrire
quelques bonnes plaisanteries
sur cette réjouissante aventure.
Mais la mémoire vous joue par-
fois de ces tours...

— Je signale tout de même au
commissaire Benhamou qu'il y
a, dans des établissements con-
nus sous le nom de « banques »,
de petites boîtes en métal con-
nues sous le nom de « coffres-
forts », où ses fonds auraient
été... je ne trouve pas le mot, ai-
dez-moi, voulez-vous ?.. Où ses
fonds auraient été.. Vous ne
voyez pas ce que je veux dire ?..
La mémoire vous joue de ces
tours... Où ses fonds auraient
été... Ah ! voyons.. En Sûreté.